Document généré le 29 avr. 2024 08:55

Jeu
Revue de théâtre

La noble tâche de la vulgarité

Catherine Léger

Numéro 172 (3), 2019

Rire

URI : https://id.erudit.org/iderudit/91642ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Léger, C. (2019). La noble tâche de la vulgarité. *Jeu*, (172), 32–37.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2019

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LA NOBLE TÂCHE DE LA VULGARITÉ

Catherine Léger

Baby-sitter de Catherine Léger, mise en scène par Philippe Lambert (Théâtre Catfight), présentée au Théâtre la Licorne en avril et en mai 2017. Sur la photo : Isabelle Brouillette et David Boutin. ©Véro Boncompagni

La dramaturge, à qui l'on doit, entre autres, les pièces *Baby-sitter* et *Filles en liberté,* prône l'usage de l'humour subversif en tant qu'acte de résistance. Même si celui-ci doit parfois s'exprimer en des termes qu'on préfère généralement taire.

Robert, mon plus vieux, a presque six ans. Il trouve les mots *fesses*, *pets*, *pénis* très drôles. Surtout que ça fait rire Jacques, son petit frère. Quand *fesses* n'est plus assez drôle, il ajoute des adjectifs. Grosses fesses. Immenses fesses. Ça s'emballe. Au début, je ne disais rien, je suis un peu paresseuse, convaincue que ça allait s'éteindre tout seul, cette affirmation par la grossièreté. De toute façon, tous les enfants passent par là, non ? Puis, je ne sais plus ce qui s'est passé, probablement ce souper avec d'autres enfants où les miens étaient les plus turbulents, où Robert faisait rire les petits en parlant de pets, mais la paranoïa a fini par s'installer (peut-être que ce n'est pas tous les enfants, finalement, qui rigolent en disant *pénis* ?). J'ai eu surtout peur que la sanction vienne d'ailleurs, de l'école, ou d'une personne qu'il aurait offensée... Bref, j'ai senti que je devais agir et stopper tout ça : je l'ai censuré. Heureusement, il ne se souviendra plus de ça quand il sera assez vieux pour découvrir que le meilleur titre que j'aurai écrit à vie, c'est celui de ma courte pièce *Le Vagin magique*. Sinon, il aurait pu se sentir floué. Je le prive du plaisir de dire des mots vulgaires, alors que je sais très bien combien ça peut être jouissif. Et même utile ! Parce que si la vulgarité et l'humour ne sont pas intrinsèquement liés, ils fonctionnent très bien ensemble quand vient le moment d'être subversif et de dire ce qu'on n'est pas supposé dire.

En 2011, quelque temps avant la réélection du premier ministre Harper, j'ai participé à un cabaret de théâtre à Montréal. Étant donné la campagne électorale, le cabaret prenait par moments des allures anti-Harper. Faute de pouvoir rejoindre les fans de Harper à qui on aurait tant voulu se confronter, bien que nous étions caché·es dans ce théâtre où nous ne les attendions pas, on allait livrer notre message aux gens dans la salle. Des gens comme nous. Les artistes et le public étaient en symbiose totale. Personne dans cette salle n'avait jamais même considéré la possibilité de voter pour Harper. Ça aurait été contraire

à tout ce que nous étions. Le tout prenait des allures de messe où nous croyions tous et toutes au même diable et le maudissions en chœur. Ça servait à quoi ? Parce qu'Harper allait bel et bien gagner ses élections. Ce qui se voulait un cabaret subversif est devenu un prix de consolation préventif. On avait diverti. C'est tout.

L'ART QUI NE DÉRANGE PERSONNE

Le plus drôle, c'est que je ne suis pas contre le divertissement. Au contraire. Divertir avec une pièce de théâtre est une tâche herculéenne depuis que *Candy Crush* et *Flipping Las Vegas* existent. J'aime le divertissement. Je le respecte. Ce qui me dérange un peu plus, c'est l'art qui se prétend meilleur que le divertissement parce qu'il porte un message, mais qui prêche constamment à des convaincu·es, qui maintient son public cible dans sa zone de confort. On vous donne quelque chose qui sonne intelligent, bravo : vous faites partie de l'élite qui le comprend. On vous offre des personnages qui souffrent de grande, grande pauvreté, bravo : vous avez de la compassion et n'êtes pas superficiellement attaché·es à votre BMW, juste à vos Converse ou à votre veste Adidas — quand même, faut bien s'habiller. On vous donne de la culture, bravo : vous êtes cultivé·es. Il y a consensus.

À la fin de sa vie, dans les années 1990, ma grand-mère Alice, qui ne sortait plus de son appartement, acceptait la visite du curé parce qu'il fallait bien passer le temps, mais elle refusait la communion et, à la place, lui racontait des blagues grivoises. Le curé, aussi têtu qu'elle, continuait de venir la visiter une fois par semaine pour lui offrir la communion, et elle continuait de lui raconter sa *joke* de cul hebdomadaire. Ses *jokes* de cul avaient probablement une valeur artistique plus grande qu'une énième référence à la droite dans un cabaret de gauche. Parce qu'elles dérangeaient.

Après le cabaret anti-Harper, forte de mon ADN plein de *jokes* de cul (que j'ai visiblement transmis à mon fils), je me suis

L'humour est un outil pour sortir du consensus et garder l'attention de ceux et celles qui ne sont pas d'emblée d'accord avec ce que vous avez à leur dire.

Baby-sitter de Catherine Léger, mise en scène par Philippe Lambert (Théâtre Catfight), présentée au Théâtre la Licorne en avril et en mai 2017. Sur la photo : David Boutin et Steve Laplante. ©Vero Boncompagni

J'ai perdu mon mari de Catherine Léger, mis en scène par Philippe Lambert (Productions À tour de rôle), présenté au Studio Hydro-Québec du Quai des arts, à Carleton-sur-Mer, en juillet et en août 2014. Sur la photo : Isabelle Brouillette et Myriam Sophie Deslauriers. © Jacques Boucher

dit qu'il fallait écrire pour déstabiliser le public dans la salle, pas celui qui n'allait jamais se pointer. Ce qui était une catastrophe, parce que j'aime le public et que je voulais qu'il m'aime aussi. Je voulais le séduire. J'ai beau rêver que je suis délinquante, je suis quand même un peu dépendante affective, comme tout le monde. Et, qu'on se le dise, ma grand-mère voulait que le curé revienne la voir ; elle l'aimait bien au fond. La bonne nouvelle, c'est que, s'il revenait, ce n'était probablement pas par dévouement, mais parce que les blagues de ma grand-mère étaient bonnes. La pression était sur elle. Elle allait pouvoir continuer à lui raconter ce qu'elle voulait et ne pas communier tant qu'elle était drôle. De la même façon, le public allait accepter de remettre ses a priori en question si j'étais suffisamment séduisante. La bonne façon de faire ça, c'était par l'humour. L'humour est un outil pour sortir du consensus et garder l'attention de ceux et celles qui ne sont pas d'emblée d'accord avec ce que vous avez à leur dire.

À QUOI SERVENT LES BLAGUES DE PETITS PÉNIS ?

Dans *Baby-sitter*, je revendiquais la capacité des femmes à encaisser une blague vulgaire et je les encourageais même à en faire. Pour casser l'image de la femme qui a peur, de la femme fragile. À ce jour, j'ai réussi à faire des blagues sur le paternalisme des intellos, l'antiféminisme du #metoo, le terrorisme bas de gamme et les filles qui aiment trop les jeux de rôle, mais je n'ai pas encore réussi à faire des blagues de petits pénis. Les gros pénis, oui, ça, ça passe. J'ai pu dire, par exemple, dans *La Plotte à tire*, que mon pénis imaginaire était immense, mais j'ai jamais été capable de faire des blagues de petits pénis. Ça a toujours créé un malaise (mais peut-être que dans la revue *Jeu*, c'est drôle un peu ? Que je mentionne les petits pénis ? Oui ? Non ?). Je vais continuer d'essayer. Pour deux raisons. Un, c'est vraiment difficile de faire des bonnes blagues de petits pénis, alors viser ça, c'est viser haut. Je veux continuellement me dépasser. Et deux, les blagues de petits pénis étant généralement de mauvais goût, elles sont toutes désignées pour nous aider à ne pas nous prendre trop au sérieux.

J'ai lu dernièrement dans le journal que de jeunes créatrices et créateurs étaient contre

J'ai perdu mon mari de Catherine Léger, mis en scène par Philippe Lambert (Productions À tour de rôle), présenté au Studio Hydro-Québec du Quai des arts, à Carleton-sur-Mer, en juillet et en août 2014. Sur la photo : Frédéric Lemay et Isabelle Brouillette. ©Jacques Boucher

la nudité à l'écran, et demandaient à nos institutions de s'y opposer. C'étaient peut-être des propos mal rapportés, ce n'était pas très élaboré. Mais ça ne m'a pas non plus étonnée. Ils étaient bienveillant·es et prenaient la question de l'objectification de la femme très au sérieux. En fait, ils préféraient ne plus risquer la nudité, tant ils voulaient éviter l'objectification de la femme. Comme si c'était mieux de censurer, voire de devenir prude, plutôt que de choquer quelqu'un. C'est par souci de l'autre que les créatrices et créateurs veulent être respectueux, bien sûr, mais c'est peut-être aussi pour être irréprochables. Parce que c'est un monde ingrat, la culture, et qu'on mène nos vies artistiques comme des PME, être irréprochable semble plus payant que le contraire. Mais pendant que je gère ma PME, en me prenant au sérieux, avec mes sujets sérieux, traités avec bienveillance, est-ce que je ne contribue pas à un nouveau conservatisme, bienveillant lui aussi, mais un conservatisme quand même ? Le public ne sera plus confronté à ce qui le rend inconfortable. Le danger serait de se vautrer dans des expériences artistiques (ou est-ce du divertissement ?) qui nous font vivre de la compassion pour un personnage auquel on ne s'identifie pas. On va se retrouver avec encore plus de misérabilisme (*poverty porn*), encore plus de drames d'enfants morts, parce qu'encore là, il y a consensus. Mais il y a aussi peu de nuances, et beaucoup de distance.

Heureusement, le rire et la bien-pensance ne sont pas compatibles. Nos tripes ne sont certainement pas irréprochables. L'humour subversif, même puéril, réveille nos tripes, nous donne de la force. L'humour subversif promet de rester délinquant ; en fait, il n'a pas le choix de l'être. Un peu de délinquance, dans un monde bienveillant jusqu'à la condescendance, c'est plus que nécessaire.

Grosses fesses. Pet. (Petits) pénis. •

Catherine Léger écrit pour le théâtre, le cinéma et la télé. Diplômée de l'École nationale de théâtre en écriture dramatique (2005), elle a écrit pour le théâtre *Princesses*, *J'ai perdu mon mari* et *Filles en liberté*. Elle prépare actuellement l'adaptation cinématographie de sa plus récente pièce, *Baby-sitter*.